

Le discours jeune libertarien

ÉRIC DUHAIME, *L'État contre les jeunes*, Montréal, VLB Éditeur, 2011, 168 pages

Martin David-Blais

Volume 6, numéro 3, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66812ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

David-Blais, M. (2012). Compte rendu de [Le discours jeune libertarien / ÉRIC DUHAIME, *L'État contre les jeunes*, Montréal, VLB Éditeur, 2011, 168 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 6(3), 30–31.

LE DISCOURS JEUNE LIBERTARIEN

Martin David-Blais

ÉRIC DUHAIME

L'ÉTAT CONTRE LES JEUNES

Montréal, VLB Éditeur, 2011,
168 pages

Éric Duhaime est un chroniqueur politique connu. Il s'affiche volontiers à droite et est l'un des animateurs du Réseau Liberté-Québec. Dans *L'État contre les jeunes*, il nous offre ce qui pourrait être le programme d'une droite québécoise en même temps qu'il s'adresse à la jeunesse à laquelle il dit qu'elle a été copieusement roulée par les *boomers*, et plus spécifiquement par les diverses élites étatico-corporatistes issues de cette génération.

Précisons d'abord l'appellation « droite ». On a affaire à un auteur (modérément) libertarien. Il n'est pas un conservateur moral. Il ne semble pas non plus être un de ces *laisser-fairistes* ploutocratiques qui, s'agissant de l'action de l'État, proposent finalement un programme à deux étages, soit beaucoup d'action et de ressources de l'État pour les dépenses militaires, les entreprises pétrolières, etc. et le moins possible pour le reste, surtout s'il s'agit d'équité fiscale. Le credo de Duhaime est simple: réduire l'intervention étatique à travers toute la société, y compris lorsqu'il est question d'aider les entreprises. Il s'agit, à ses yeux, de la clé pour redynamiser la société québécoise et lui éviter peut-être de sombrer dans le désastre financier qui se profile à l'horizon.

Duhaime croit en la nécessité pour la droite de se doter d'un discours précis, centré résolument sur les conséquences d'avoir investi massivement dans l'État et les institutions corporatistes. S'adressant en même temps aux jeunes, Duhaime leur propose de prendre conscience du mal que font à long terme les projets égalitaristes/étatistes, car ils finissent tous par créer des chasses gardées et davantage de bureaucratie tout en gonflant les budgets de l'État. Sur ce point, le propos est on ne peut plus clair: on fait encore et toujours miroiter aux jeunes des lendemains meilleurs et plus justes; toutefois, comme les caisses étatiques sont plombées par une dette colossale, ces mêmes jeunes seront obligés de payer des programmes et services dont ils n'auront guère profité en plus de se retrouver, ce qui est pire, dans une société lourdement handicapée par tant d'étatisme, de corporatisme et de collectivisme.

J'ai lu ce livre en sachant qu'il ne s'adressait pas à moi (je ne suis ni *boomer* ni jeune, mais je demeure résolument social-démocrate). Peut-être est-ce pour cela que mes premiers sentiments furent favorables. Toujours est-il que l'ouvrage est limpide, bien

structuré et surtout très direct. L'auteur ne joue pas avec le flou et l'ambiguïté pour ce qui concerne les objectifs et visées de la mouvance qu'il représente.

Ensuite, Duhaime ne donne pas dans la caricature anti-*boomers* classique qui présente ces derniers comme une génération égoïste et cynique qui s'est tellement goinfrée qu'elle a vidé la table pour ensuite refiler l'addition aux générations suivantes. Il nous parle plutôt des conséquences perverses d'un projet de société au départ passablement acceptable, mais qui s'est révélé avec le temps de plus en plus néfaste.

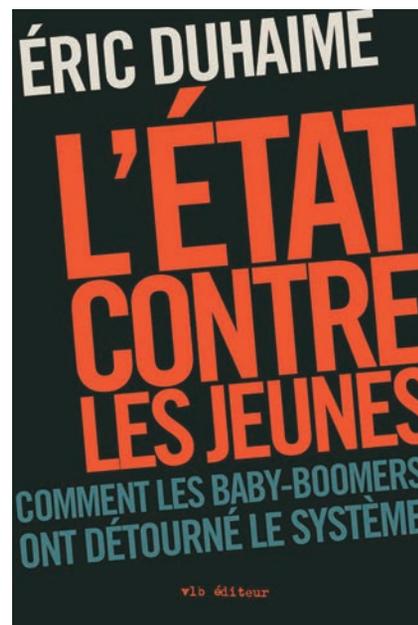
J'aurais souhaité que Duhaime passe en revue de manière contrastée bon nombre d'expériences menées de par le monde afin d'appuyer sa conclusion selon laquelle il faut faire beaucoup plus de place au secteur privé.

Mais, derechef, comme il s'adresse à des gens de même sensibilité que lui, l'auteur ne voit pas la nécessité de tels efforts de démonstration: son propos se veut d'abord programmatique et fédérateur. Il lui suffit d'affirmer et de conclure.

Et puis, comme je l'ai signalé, l'auteur est cohérent: sa médecine vaut pour tout le monde. Or, bien souvent, les chroniqueurs dits de droite ont une pensée judicieusement fluctuante à cet égard. Je pense à Ezra Levant, le stentor de la droite médiatique canadienne-anglaise, qui ne voit aucun problème à ce que l'État fédéral actuel consacre d'amples ressources au développement des industries pétrolières pour ensuite pourfendre le moindre groupe environnementaliste ayant reçu du financement public ou des fonds étrangers.

Enfin, je dois dire qu'il est agréable de lire un intervenant de droite qui, bien qu'il se retrouve constamment sur les tribunes ouvertes à ce type de points de vue, ne donne pas systématiquement dans le mépris, l'autodétestation nationale et la diatribe *ad hominem*. Bien sûr, on trouve de telles attaques sur les personnes, notamment à l'endroit des écologistes et des féministes, mais l'ensemble demeure sobre.

Il existe une sorte de grammaire de base qui s'impose lorsque l'on cherche à faire d'une idéologie politique un programme général d'action. Il incombe alors au proposant de mettre de l'avant les éléments suivants:



1. l'affirmation d'une valeur cardinale et l'identification d'un problème sociétal majeur;
2. l'identification des conséquences dudit problème;
3. l'explication du même problème;
4. l'identification des moyens de solution et la priorisation des gestes à poser.

Duhaime s'exécute avec grande application. On trouve tout cela dans son livre. On aura compris que la valeur dont il fait la promotion est la liberté (comprendre: la liberté menacée par l'État, les syndicats et autres corporatismes) et que le problème à résoudre est le surinvestissement de l'État dans tous les domaines de la vie. Tant d'enflure bureaucratique a d'innombrables conséquences: gaspillage et immobilisme institutionnels, pressions financières intenable, culture rigide et inhibée.

Duhaime consacre l'essentiel de son livre à passer en revue ces conséquences et ce, en divers domaines de la vie collective (les finances publiques, la santé, l'éducation, etc.). L'auteur propose ensuite une explication du phénomène, et elle est simple: il s'agit des effets inévitables à long terme de l'institutionnalisation d'un projet collectiviste. Pour les disciples de Von Mises et de Von Hayek, pareil enchaînement causal est une nécessité historique. Duhaime complète son explication de l'enfoncement du Québec dans l'étatisme bureaucratique en faisant intervenir les intérêts d'une minorité bien située et bien organisée: ceux qui, parmi les *boomers*, ont formé les élites étatico-corporatistes. Le projet politique qui s'impose dès lors consiste à tenter de faire reculer la présence de l'État sur plusieurs fronts à la fois. Pareil effort, s'il est concerté et systématique, permettra peut-être d'éviter une catastrophe financière et enclenchera une véritable redynamisation de la société.

Le livre est destiné aux individus qui, sans être connaisseurs de Hayek ou Rothbard, ont des sensibilités politiques libertariennes:

suite de la page 30

Duhaime ne vise pas à convaincre les lecteurs qui ont des opinions significativement différentes. Par conséquent, le discours est passablement unilatéral et tient pour acquises de nombreuses choses qui, pour un lecteur comme moi, sont discutables. Des exemples : l'État est gaspilleur par définition ; les syndicats ont nécessairement une logique corporatiste ; le secteur privé est par essence plus efficace que le secteur public.

L'auteur ne procède pas non plus à des analyses comparatives d'expériences politiques récentes pour mettre en évidence la supériorité des propositions libertariennes. Je veux bien supposer que le cas québécois soit un désastre, j'aurais néanmoins aimé que l'auteur me parle d'Irlande, d'Islande, du Danemark en comparaison avec les trajectoires de la France, de l'Allemagne ou de la Suède. J'aurais aimé que l'on procède aussi à des comparaisons plus ciblées, en santé par exemple. Que l'on compare divers types de politiques à l'aune de multiples indicateurs. Tout le monde sait que les coûts du système de santé augmentent sans cesse, au Québec comme ailleurs. Chacun sait bien que, malgré tout ce qui a été promis, les coûts du régime d'assurance médicaments au Québec ne font que croître. De tels constats ne suffisent pas pour démontrer qu'introduire davantage de privé dans le système de santé sera forcément bénéfique et que les mesures *laisser-fairistes* sont systématiquement les plus efficaces !

J'aurais souhaité que Duhaime passe en revue de manière contrastée bon nombre d'expériences menées de par le monde afin d'appuyer sa conclusion selon laquelle il faut faire beaucoup plus de place au secteur privé. Mais, derechef, comme il s'adresse à des gens de même sensibilité que lui, l'auteur ne voit pas la nécessité de tels efforts de démonstration : son propos se veut d'abord programmatique et fédérateur. Il lui suffit d'affirmer et de conclure.

Cela dit, si j'étais vraiment de droite, ce livre me laisserait sur ma faim, car la réflexion sur la question pourtant décisive des vecteurs politiques et des alliances demeure bien mince. La droite libertarienne est, dans toute société, un courant minoritaire ; pour faire avancer sa cause, elle doit embrasser un parti et contracter des alliances (parfois contre nature). Voyez Mike Harris ou Stephen Harper. Le premier s'est adressé à la classe moyenne pour mener sa *Common Sense Revolution*. Le second a, pour prendre le pouvoir, ciblé plusieurs clientèles, dont les populations de l'Ouest, les milieux ruraux et certaines communautés culturelles. Duhaime, on le comprend, a écarté le PLQ pour un moment et semble ne pas se faire trop d'illusions au sujet de la CAQ ; par contre, il mise grandement sur les jeunes. Est-ce suffisant ? J'en doute. Donnons-lui raison sur plusieurs points : 1) l'imaginaire anti-boomer est très répandu chez les jeunes ; 2) la transmission de la dette publique aux prochaines générations de même que l'évolution des caisses de retraite sont d'ores et déjà perçues comme de très graves enjeux ; 3) les tendances démographiques donnent à long terme un grand poids politique aux jeunes. Et puis, on le voit bien, il se trouve beaucoup d'énergie dans une jeunesse qui se sent flouée !

Il reste qu'on pourrait lui objecter que les événements du printemps érable lui donnent spectaculairement tort en ce sens que les jeunes semblent loger majoritairement à gauche ; mais ce serait aller trop vite en affaire. Les jeunes ne sont évidemment pas tous avec la CLASSE tout comme ils ne sont pas tous admirateurs de Jeff Fillion. J'ai tout de même peine à croire que la droite libertarienne, orpheline de parti, pourra établir une alliance forte avec un vaste bloc de jeunes lui permettant de faire à brève échéance des gains politiques significatifs. Quoi qu'il en soit, je préfère que Duhaime et cie cherchent à séduire les jeunes tout en toisant François Legault plutôt que de courtiser les mouvances féroce-ment antimodernistes, de relouer les faveurs des ultra-riches ou encore s'acoquiner avec les intérêts de la sécurité nationale comme cela s'observe aux États-Unis. ❖

DONALD MARRON
THÉORIES
ÉCONOMIQUES
EN 30 SECONDES.
LES 50 THÉORIES
ÉCONOMIQUES LES
PLUS MARQUANTES,
EXPLIQUÉES EN
MOINS D'UNE
MINUTE

Montréal, Hurtubise, 2012, 159 pages.

Depuis la crise de 2007-2008, plusieurs personnes et organisations, dont les banques canadiennes, subventionnent des entreprises de pédagogie économique. Pour certains, la crise économique des produits dérivés est due au fait que les populations ne sont pas assez bien informées notamment quand elles décident de s'endetter d'une façon outrancière que ce soit pour une maison ou pour des biens de consommation. Pour d'autres, la crise économique manifeste aussi une incapacité des populations de s'approprier l'économie, non seulement à l'échelle individuelle, mais aussi collective sur la base d'une compréhension des langages, des institutions et des processus économiques.

Le titre et le format de l'ouvrage de Donald Marron nous font craindre le pire en nous proposant de considérer un apprentissage en 30 secondes des théories économiques. Somme-nous devant un genre de *fast food* intellectuel qui invite à renoncer au temps et aux efforts d'un véritable apprentissage des théories économiques, ou bien, somme-nous devant un livre qui va faire naître voire exciter la curiosité menant le lecteur à vouloir consentir un effort de concentration plus long que 30 secondes ?

Ce livre est en fait un compromis. En introduction, il démonte la prétention des économistes à se poser en scientifiques physiciens de la vie humaine tout en soutenant qu'ils et elles ont un certain succès dans le développement du savoir économique. Le livre se divise selon les grands thèmes du champ de l'économie : écoles de pensée, systèmes économiques, cycles économiques, croissance, commerce international, choix, budgets, taxes et marchés. Chacun de ces thèmes est précédé d'un glossaire d'une dizaine d'expressions clés des théories qui sont exposées. Chaque théorie est esquissée dans un court texte en 30 secondes avec en marge du côté droit : les théories liées à celle-ci, une biographie en 3 secondes qui comprend le nom des principaux auteurs et leur date de naissance (une notice nécrologique figurant comme biographie, quel glissement dans les termes !) et enfin une citation en 30 secondes (on se demande comment on peut prendre autant de temps à lire le texte principal au milieu de la page, sous-titré «Théorie en 30 secondes»). À gauche, un condensé en 3 secondes et une réflexion critique en trois minutes. Ce côté gauche de la page s'éloigne en partie du caractère publicitaire des autres rubriques. Enfin, après tant d'effort intellectuel (3 minutes et 69 secondes pour la page sans compter la rubrique théorie reliée qui, elle, n'a pas de chronométrage – pour faire exact comme certains économistes aiment bien paraître), une illustration, sur la page de droite, nous récompense de tant d'efforts consentis.

Cela dit, le livre nous propose une sélection satisfaisante des principales théories économiques dans l'histoire comme dans sa diversité contemporaine. La réflexion de trois minutes suffit-elle à susciter la curiosité intellectuelle du lecteur ? Rien n'est moins sûr. Quoi qu'il en soit, le chronométrage de l'attention, nouvelle valeur économique développée par le mode de diffusion de l'internet, scandé par les clics d'une page à l'autre du Web, semble envahir aujourd'hui les maisons d'édition en mal de public.

Paul Sabourin

